

Découvrez notre série consacrée à ces intellectuels qui, au gré de leurs écrits, leurs réflexions, leurs coups de gueule, leurs coups de cœur, témoignent d'un amour et d'un engagement sans faille pour Marseille.

PORTRAIT

Son histoire des violences raciales commence à Marseille, avec l'évocation de l'été et de l'hiver meurtriers de 1973. Voici dix ans, dans les milieux associatifs de la Busserine, Rachida Brahim avait rencontré des témoins de cette époque.

Les faits, rien que les faits ! *Only facts !* » disent les Anglo-saxons. En tant que sociologue, Rachida Brahim a longuement scruté et déconstruit les archives policières et judiciaires. L'ouvrage qu'elle publie chez Syllepse est une enquête de grande rigueur ; sa charge émotive et son indignation sont remarquablement contenues. La précision de ses analyses et de son vocabulaire l'invite à citer fièrement le jugement de Camus, aujourd'hui devenu lieu commun : « *Mal nommer les choses, c'est ajouter au malheur du monde* ».

Le second semestre marseillais de 1973 fut ponctué par deux séquences de grande intensité. Le 25 août, boulevard Françoise Duparc, un Algérien tue un chauffeur de bus : il échappe de justesse au lynchage des personnes présentes pendant son meurtre, ses antécédents psychiatriques feront conclure son procès avec un non-lieu. Pendant cette fin d'été, attisés par des tracts ou par des éditoriaux odieusement haineux, rédigés depuis *Le Méridional* par Gabriel Domenech (1920 - 1990), des milieux proches de l'extrême droite et de l'OAS se comportent de manière humiliante vis-à-vis des travailleurs maghrébins, déclenchent un climat de terreur. Le 14 décembre, au 28 de la rue Dieudé, quartier de la Préfecture, une charge explosive déposée au rez-de-chaussée du Consulat d'Algérie provoque la mort de 4 individus et blesse grièvement 20 personnes : les auteurs de l'attentat ne sont pas retrouvés.

Entre août et décembre 1973, en croisant minutieusement les archives de la presse et les documents de la préfecture, Rachida Brahim a comptabilisé « *une cinquantaine d'agressions et 17 morts* », une effroyable série de crimes et d'expéditions punitives rarement ou très mal identifiés par la police. Dans la presse locale, en deux ou trois lignes, « *il est question de crânes fracturés, de morts par balles ou coups de hache, de coups de feu tirés depuis des voitures, de noyés retrouvés dans le Vieux-Port, de cocktails Molotov lancés contre des foyers où résident des migrants* ».

« Un long feu qui brûle encore »

Ses parents qui venaient d'Algérie, habitaient la Lorraine. Avant de s'établir à Marseille en 2008, Rachida Brahim a transité par toutes sortes de lieux : en hypokhâgne au lycée de Metz, ensuite à Lille, à Paris, ainsi qu'à Arles. Pour financer ses études, elle est sou-



RACHIDA BRAHIM

Le racisme et son impunité

vent obligée de faire des petits boulots. En juin 2017, Rachida Brahim soutient sa thèse de sociologie à la Faculté des Lettres d'Aix.

Elle éprouve une vive gratitude à propos des années 2010-2013 qu'elle a vécues du côté de la Busserine. Elle avait rencontré des hommes et des femmes engagés dans les luttes pour les droits civiques - entre autres, Yamina Benchini, Karima Berriche, Ahmed Najjar, Ramzi Tadros et Hanifa Taguelmint - capables de répercuter fortement le deuil de ces violences qui sont restées impunies. Depuis la page de garde de son livre, elle les remercie, elle estime que c'est « *l'intransigeance dont ils ont fait preuve au cours des 50 dernières années qui ont rendu possible son travail* ». Ils avaient huit ou quinze ans en 1973 : ce sont « *de vrais sachant* », « *les gardiens du temple de la mémoire* ».

Sociologue clinicienne chez ACT

Quand on écoute les réflexions de Rachida Brahim à propos des graves lacunes du récit national, quand on parle

en compagnie de Soraya Guendouz, sa collègue de travail au sein du centre de ressources et de recherches cliniques d'ACT, Approches, Cultures et Territoires, plusieurs voies s'ouvrent. En priorité, c'est la leçon de son livre, il y a cette double peine qui frappe les dominés qui sont victimes du racisme : pendant les 50 dernières années, le racisme fut à la fois occulté et maintenu, des mots indispensables quant à la définition d'un crime raciste n'ont pas encore été posés par les législa-

Elle pourrait faire sienne cette phrase d'Édouard Glissant : « Nul ne descend en soi tant qu'il demeure dans la superstition du passé et de l'avenir ».

teurs, des récits font cruellement défaut.

Une fois sa thèse achevée, Rachida Brahim a préféré s'éloigner du monde universitaire ; elle est revenue sur le terrain. Pour approfondir ses recherches du côté des violences psychiques, elle a commencé une formation de psychanalyste. Dans le cadre d'ACT, elle anime des ateliers de Recherches Cliniques, des entretiens individuels ou collectifs avec des personnes qui veulent comprendre et raconter le monde qu'ils habitent, leur passé de migrants. Elle pourrait faire sienne cette phrase d'Édouard Glissant : « *Nul ne descend en soi tant qu'il demeure dans la superstition du passé et de l'avenir* ».

Alain Paire

« *La race tue deux fois / Une histoire des crimes racistes 1970 - 2000* », Éditions Syllepse, 18 euros. En période de pré-confinement, les rencontres avec l'auteure, au Mc Do de Saint Barthélemy, à la librairie Transit ainsi qu'à l'Alcazar sont déprogrammées